

24 décembre 1914, 10 heures soir.

.....

C'est vrai, Maman chérie, il ne faut pas voir la guerre de l'arrière, du côté de ceux qui ne risquent pas. La guerre, comme la vie, pour avoir quelque grandeur, doit être vécue dangereusement, selon le mot du philosophe. Les devoirs faciles, les dévouements qui s'affichent, les sacrifices qui paient, tout cela n'est que misère à côté de l'abnégation anonyme, sans témoins, sans réclame, de tous ceux qui sont au front et savent si bien et simplement mourir. Supprimez le danger et tout ce qu'il y a de mesquin, de calculateur, d'intéressé dans l'âme humaine reprend le dessus. Demandez à un homme ce qu'il risque et je vous dirai ce qu'il vaut. Cette pierre de touche de la morale individuelle est bonne aussi pour apprécier le mérite de tous les ouvriers de cette guerre colossale, depuis ceux qui, dans la tranchée, sont sous la perpétuelle menace de la balle ou de l'obus, jusqu'à ceux qui, au commandement, disposent de toutes ces pauvres vies.

La communion nationale du début a été un de ces moments de l'histoire d'un peuple où l'on touche au sublime, mais qui, par cela même, ne durent pas. Peu à peu on s'est accommodé de ce qui paraissait impossible, tant la plasticité des peuples, comme des

individus, est grande; les intérêts se sont casés à nouveau, les appétits ont reparu, des habitudes se sont créées; la flamme d'idéal qui avait un instant jailli est retombée et couve, discrète, sous les cendres accumulées.

Elle a pourtant un temple où elle brûle, comme le feu perpétuel des sanctuaires, dans ces extraordinaires catacombes qui s'étendent en un ruban continu de la mer à la plaine d'Alsace; les vivants y sont si près des morts qu'ils s'en distinguent à peine, sinon par le mouvement de leurs corps déjà gainés de glaise comme d'un linceul. Dans cette communauté de ceux qui ne sont plus et de ceux qui les rejoindront bientôt peut-être, tout devient simple; une seule grande idée rend tolérable et comme naturel ce voisinage, une seule force maintient en place tous ces hommes qui souffrent mais qui acceptent leur souffrance sans se plaindre. On respire dans ces souterrains un air plus pur que sur bien des sommets.

Jamais, pourtant, on ne saura assez ce qu'il aura fallu de vertus singulières aux générations qui auront fait cette guerre pour en supporter l'épreuve. Rien de ce qui nourrissait le courage des guerriers d'autrefois ne vient entretenir l'ardeur de ceux qui mènent cette lutte. La formidable méthode allemande a abouti à supprimer l'homme du combat pour y faire régner en maître l'outil. On peut avoir du courage et de l'audace contre l'homme, car l'âme la plus forte en impose à la plus faible; mais il ne sert de rien d'en

avoir contre la machine qui n'a pas de nerfs et ne s'en laisse pas imposer. Des officiers coloniaux qui ont été versés à notre régiment, après la récente dissolution des bataillons sénégalais presque anéantis par le feu et par le froid, nous ont raconté que ces braves noirs, dont le courage et le dévouement sont sans bornes, comme celui de grands enfants, étaient atterrés par le feu des mitrailleuses : « Y a pas moyen », répondaient-ils, quand ils entendaient le crépitement de ces engins et que leurs officiers voulaient les porter en avant.

Et en effet que faire contre ces mécaniques qui réalisent pratiquement la nappe de plomb et à qui j'ai vu faucher des lignes entières comme d'un seul coup de faux.

Les Allemands, à qui on ne peut refuser le courage, sont aussi impuissants que les Sénégalais et que nous. Je les ai vus, chargeant en masse sur nos tranchées, tomber par grappes, sans pouvoir franchir cinquante mètres. Ils ont tout essayé, attaques de nuit, surprises au petit jour, attaques après des bombardements infernaux, rien n'y faisait : un feu rapide et quelques bandes de mitrailleuses et nous avions deux cents cadavres alignés sur cent cinquante mètres de front. Sur l'Yser cela était pire encore, bien qu'ils aient utilisé jusqu'à leurs 420 pour bombarder nos tranchées. Les obus faisaient sauter cinquante hommes à la fois, mais ils n'ont pas passé.

Maintenant que nous attaquons à notre tour, les

risques sont renversés; il a fallu, il y a quatre jours, rassembler vingt-quatre mitrailleuses, je ne sais combien de pièces de campagne et dix-huit pièces de 155 pour enlever un kilomètre de tranchées en laissant sur le terrain sept cent-cinquante hommes... et il faudra recommencer quelque cent mètres plus loin.

Les Allemands ont fait de la guerre une formidable machinerie : pour qu'ils soient vaincus, il faut, ou bien que la machine se détraque (il est déjà très visible que les munitions d'artillerie leur sont comptées), ou bien qu'ils n'aient plus le cœur de s'en servir; et ceci sera le résultat de leur démoralisation qui commence à peine tant est colossale la somme d'illusions et de mensonges incrustés dans leurs têtes grossières.

Voilà une heure de la nuit de Noël écoulée. Le temps est splendide et clair au dehors; les crassiers brillent sous la lune, dominant la plaine; on entend les Allemands chanter dans leurs tranchées des airs d'allure pieuse; tartufes ou pauvres bougres sincères... qui sait? Sont-ce ceux-là les vrais coupables? N'empêche qu'ils paieront, et dans quelques instants, pour ceux qui profitent ou auraient voulu profiter, plutôt. Un savant arrosage d'obus à la mélinite va troubler leur réveillon. Il faut que je descende à la tranchée pour régler le tir au téléphone.

Coup court... coup long... en plein... tir d'efficacité.

Quelle drôle de façon de fêter la naissance du Christ. Et pourtant il le faut. Que signifie donc cette comédie que nous vivons ?

Allons . . . il vaut mieux ne pas penser, sans quoi le cerveau paraîtrait bientôt chose importune.

Je vous embrasse de toute ma tendresse, papa et vous.

JACQUES.
